

Supplément au SOP n° 81, septembre-octobre 1983

UNITE ET MISSION

Conférence de l'évêque KALLISTOS (Ware)
à la 11e Assemblée générale de Syndesmos
Crète, 14-19 août 1983

Document 81.A

UNITE ET MISSION

évêque KALLISTOS (Ware)

"De notre prochain nous vient la vie ou la mort..."

Je voudrais commencer en citant quelques mots d'un livre qui, après la Sainte Bible, a eu la plus grande influence sur toute ma vie : il s'agit du Gerontikon, ou Apophtegmes des Pères du désert. C'est après avoir lu ce livre, à l'âge de seize ans, que j'ai été amené, sept ans plus tard, à devenir orthodoxe et puis, huit ans après, à devenir moine et prêtre. Dans le Gerontikon, les pensées des différents pères et mères du désert - les abbas et ammas, comme on les appelait - sont présentées dans l'ordre alphabétique, en commençant par St Antoine le Grand, qui vécut en Egypte au IV^e siècle. Sous ce nom, nous lisons presque aussitôt :

De notre prochain nous vient la vie ou la mort. Si nous gagnons le coeur de notre frère, nous gagnons le coeur de Dieu; mais si notre frère trébuche à cause de nous, nous péchons contre le Christ (1).

Nous tournons quelques pages et arrivons aux aphorismes de St Agathon, autre moine égyptien qui vécut une génération ou deux après St Antoine; et nous trouvons chez lui exactement la même insistance sur les rapports entre les personnes :

Abba Agathon dit : "Si je pouvais rencontrer un lépreux, lui donner mon corps et prendre le sien, je le ferais avec joie. Car c'est cela, l'amour parfait".

On raconte aussi à son sujet que, se rendant un jour en ville pour y vendre des objets qu'il avait fabriqués, il trouva un homme gisant sur la place du marché, malade et abandonné, un étranger, qui n'avait personne pour s'occuper de lui. Il loua alors une petite chambre, y installa le malade et resta auprès de lui, travaillant de ses mains pour payer le loyer et dépensant le reste pour l'achat de tout ce dont le malade avait besoin. Il resta avec lui quatre mois, jusqu'à ce que le malade eut retrouvé la santé. Puis il retourna en paix dans sa cellule (2).

"De notre prochain nous vient la vie ou la mort" : telle est la caractéristique fondamentale du christianisme. St Antoine était un ermite, mais il était profondément conscient des liens qui le liaient aux autres êtres humains. La vie en Christ, reconnaissait-il, n'est pas une vie solitaire, mais une vie collective et sociale : ce n'est pas une quête privée et individuelle de Dieu, mais une vie

vécue avec et pour les autres. Le christianisme signifie solidarité, identification avec autrui, inhérence les uns par rapport aux autres. Nous sommes, selon les paroles de St Paul, "un seul corps en Christ" (Rm 12:5), "membres les uns des autres" (Ep 4:25). Le chrétien est celui qui a des frères et des soeurs, celui qui partage, qui vient devant Dieu en tant que membre d'une famille. Le Paraclet, Esprit de vérité, est donné à chacun de nous personnellement et à aucun de nous séparément. "Si un membre souffre, tous les membres partagent sa souffrance" (1 Cor 12:26). Cela concerne l'Eglise; et si nous ne le ressentons pas, nous ne sommes pas dans l'Eglise. L'unité est l'essence même de l'Eglise.

L'unité, de son côté, doit s'exprimer dans la mission, dans des actes de service pratique; car le témoignage missionnaire, la martyria, est identique au service du frère, la diakonia - ce sont les deux faces d'une même médaille. "Si je pouvais rencontrer un lépreux, lui donner mon corps et prendre le sien, je le ferais avec joie". Mais il ne suffit pas d'éprouver de la pitié pour d'autres d'une façon sentimentale; notre compassion doit déboucher sur des actes précis, du genre de ceux que faisait Abba Agathon. La parabole des brebis et des chèvres du chapitre 25 de l'Evangile selon St Matthieu devrait se graver profondément dans nos coeurs.

Au jugement dernier, il ne me sera pas demandé à combien de conférences j'aurai assisté ni combien d'allocutions j'y aurai prononcées, combien de fois je me serai prosterné au cours de mes prières ni combien rigoureux auront été mes jeûnes. Il me sera demandé : aurai-je donné à manger aux affamés, vêtu ceux qui étaient nus, visité les malades, venu voir les prisonniers ? Il ne me sera pas demandé autre chose. Le chemin qui mène vers Dieu passe par l'amour d'autrui, et il n'y a pas d'autre chemin. Pour reprendre les paroles d'un père du désert moderne, qui a vécu dans la solitude désertique de Londres, l'archimandrite Lev Gillet, "aucun système social ne peut remplacer la tendresse d'une personne vivante"(3) .

Tel est donc le message de St Antoine et de St Agathon à notre Assemblée. L'unité, la mission et le service sont inséparables, ce sont trois aspects d'une seule et même réalité; et sans ces éléments, il n'y a pas de vie en Christ, pas d'Eglise, pas de salut.

Partager l'oignon

Le thème de l'unité et de la mission est très bien illustré par un conte paysan entendu un jour par Feodor Dostoïevsky, qui l'a inséré dans son chef-d'oeuvre, Les frères Karamazov. Il était une fois une vieille femme, fort respectable à ses propres yeux, qui se réveilla après sa mort - à sa grande indignation - dans un lac de feu. Apercevant son ange gardien sur la rive, elle

l'appela : "Il y a eu une erreur quelque part; je suis une personne hautement respectable; je ne devrais pas me trouver dans ce lac de feu".

Désireux de l'aider de son mieux, l'ange gardien s'efforça de se souvenir de quelque occasion où elle serait venue en aide aux autres. Mais il ne put se rappeler qu'une seule bonne action qu'elle avait faite durant toute sa vie : une fois, elle avait donné un oignon de son potager à une vieille mendicante. Par chance, l'ange gardien avait justement l'oignon dans sa manche; il recommanda alors à la vieille femme de se saisir d'une extrémité de l'oignon, et tenant l'autre extrémité, il commença à la tirer hors du lac. Mais voilà, la vieille femme n'était pas seule dans ce lac; et lorsque les autres virent ce qui se passait, ils s'assemblèrent autour d'elle, s'agrippèrent à elle, dans l'espoir d'être tirés de là avec elle. Inquiète et indignée, elle voulut les repousser : "Laissez-moi!" cria-t-elle. "C'est moi que l'on tire hors du feu, ce n'est pas vous. C'est mon oignon, ce n'est pas le vôtre!" Dès qu'elle eut dit cela, l'oignon se cassa en deux, et la vieille femme retomba dans le lac. Et, je regrette de le dire, elle s'y trouve à ce jour, brûlant pour l'éternité.

Telle est cette histoire, et elle nous montre deux choses en particulier. Premièrement, ce que l'ange a essayé de faire, c'est de se souvenir d'une occasion où la vieille femme aurait aidé une autre personne. Tel a été le critère du jugement qui lui a été appliqué : dans quelle mesure elle avait exprimé sa foi sous la forme de diakonia, de service missionnaire à l'égard d'autrui ? Et deuxièmement l'oignon s'est cassé en deux dès qu'elle eût rejeté son unité et sa solidarité avec les autres êtres humains. Si seulement elle avait dit : "C'est notre oignon", celui-ci ne se serait-il pas révélé assez solide pour les retirer tous du lac de feu ? Mais quand elle a crié "C'est à moi, ce n'est pas à vous", quand elle a refusé le partage, elle a affirmé le dogme fondamental de l'enfer.

Le diable est en effet celui qui dit "moi" et "mien", alors que le Christ nous enseigne à dire non pas "moi" mais "nous", non pas "mien" mais "notre" - non pas "Mon Père", mais "Notre Père", non pas "donne moi aujourd'hui le pain de ce jour", mais "donne nous aujourd'hui le pain de ce jour". Quand la vieille femme a dit "C'est à moi, ce n'est pas à vous", elle a renié la caractéristique essentielle de l'humanité et est devenue sous-humaine. Car la personne humaine est faite à l'image de Dieu, à l'image de Dieu qui n'est pas seulement un mais qui est trinité. Ce n'est qu'en partageant, en nous rattachant aux autres à l'image de la Divinité triune que nous devenons vraiment ce que nous sommes. Il n'y a pas d'homme authentique à moins qu'il y ait au moins deux hommes entrant en communion l'un avec l'autre.

"Appliquez-vous à garder l'unité de l'esprit par le lien (syndesmos) de la

paix" (Ep 4:3). Notre tâche, à Syndesmos, est d'apprendre comment, en tant qu'orthodoxes, nous devons dire "nous" et "notre", comment nous devons partager notre oignon orthodoxe les uns avec les autres, et avec les chrétiens non orthodoxes, et avec le monde entier. Partager l'oignon : c'est malheureusement une chose que nous, orthodoxes, nous ne réussissons pas à faire convenablement. Nous ne savons pas bien partager, avoir de bonnes relations mutuelles.

Fait attristant et donnant à réfléchir, il n'existe actuellement dans le monde orthodoxe, à part Syndesmos, aucune organisation qui permette aux jeunes et aux laïcs, et aussi aux membres du clergé et aux évêques, de se rencontrer régulièrement au niveau international, par-delà les frontières des différents patriarcats et Eglises autocéphales. Aucune organisation ne remplissant ce rôle avant 1953, et aucune, mis à part Syndesmos, ne le fait aujourd'hui. Nous attendons, pleins d'espérance, beaucoup de choses des conférences pan-orthodoxes que le Patriarcat oecuménique, de par sa position de premier parmi les égaux et de lien d'unité au sein de la communauté orthodoxe mondiale, convoque en préparation du Saint et Grand Concile. Mais ces conférences pan-orthodoxes, tout en présentant potentiellement une grande importance, ne se tiennent pas régulièrement : la dernière en date a eu lieu en 1982, mais nous ne savons pas quand se tiendra la suivante, et nous savons encore moins si et quand se réunira le Saint et Grand Concile.

Nous pouvons donc à juste titre remercier Dieu de ce que depuis trente ans Syndesmos ait pu remplir sa mission qui est de promouvoir l'unité orthodoxe. Mais le fait que nous continuons à exister et notre unicité-même ne doivent pas être pour nous une source d'autosatisfaction, elles doivent au contraire nous faire prendre conscience de l'inquiétante responsabilité qui pèse sur nos épaules.

Il y a quatre ans, j'assistais à l'Assemblée générale de la Conférence des Eglises européennes à l'Académie orthodoxe, en Crète, et je me souviens comme d'hier de ce que m'a dit l'un des délégués protestants. "Vous autres, orthodoxes", m'a-t-il dit, "vous avez une merveilleuse théologie, une splendide liturgie, une riche tradition de spiritualité et de prière. Mais quand j'observe la façon dont vous vous conduisez en pratique, je ne suis guère impressionné". Il faisait état en particulier de la fragmentation ethnique et juridictionnelle de l'orthodoxie dans le monde occidental, du manque d'amour réciproque, de l'absence de zèle missionnaire. Nous devons reconnaître franchement le bien-fondé de cette critique.

Nous devons nous appliquer à nous-même les paraboles du figuier sans figes (Mt 21:19) et du serviteur qui avait enfoui son talent dans la terre (Mt 21:25) : ces deux paraboles ne correspondent-elles pas avec une inquiétante précision aux insuffisances de notre témoignage orthodoxe dans le monde moderne ? Nous devons reconnaître le fossé tragique qui existe entre la théorie et la pratique. En théorie, nous affirmons que notre Eglise orthodoxe est collégiale et conciliaire,

mais où est, en pratique, l'esprit de sobornost ? Tout cela fait bien ressortir combien nous avons besoin du travail de Syndesmos.

Unité

Examinons maintenant de plus près le thème de notre conférence : unité et mission. S'agissant d'unité, nous devons distinguer trois niveaux essentiels et étroitement liés : Dieu, le Christ et l'Eglise. Nous devons penser :

primo, à l'unité des trois personnes en un seul Dieu trinitaire;

secundo, à l'unité du divin et de l'humain en la personne de Christ le Théanthropos, le Dieu-homme;

tertio, à l'unité des personnes humaines au sein de l'Eglise qui est Corps du Christ.

1) L'unité de Dieu. L'unité divine est une unité absolue mais non monolithique; c'est au contraire une unité organique et organisée, une unité non pas statique mais dynamique, une unité-dans-la-diversité. Nous, chrétiens, nous croyons non pas en un seul Dieu, mais en un Dieu qui est trine. Dieu n'est pas une personne unique, tournée vers elle-même, n'ayant d'amour que pour elle-même, mais Il a de tout temps été Père, Fils et Saint-Esprit, trois personnes unies dans un incessant mouvement d'amour. Au coeur même de Dieu il y a une relation interpersonnelle. Notre Dieu n'est pas seulement une unité, mais une union, non pas seulement unité, mais communauté. Il y a en Lui variété et unicité. Il y a en Lui, à un niveau dépassant infiniment tout ce que nous pouvons comprendre, quelque chose d'analogue à ce que nous entendons par société, amitié, interdépendance.

Je nous demande instamment de profiter de cette assemblée pour que chacun de vous renouvelle sa foi en Dieu trine. Posez-vous la question : qu'est-ce que je fais chaque fois que je fais le signe de croix et dis "au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit" ? Posez-vous la question : quelle différence y a-t-il pour moi dans le fait que je crois non pas seulement en un Dieu unique comme le font les juifs et les musulmans, mais en un Dieu en trois personnes ? Posez-vous ces questions non pas pour affirmer votre supériorité sur les autres, mais pour prendre conscience avec humilité du trésor particulier qui vous a été confié en tant que chrétiens.

Et demandez-vous aussi ceci : quelles sont les conséquences pratiques, pour ma vie de tous les jours, de la foi en la Sainte Trinité ? Le dogme de la Trinité n'est-il pour moi qu'une abstraction philosophique, à laquelle j'acquiesce en principe, ou bien est-il pour moi une source de vie, qui transforme toutes mes actions ? Mon maître en théologie, un anglican, disait que la doctrine de la Trinité "marque une révolution salvatrice dans la pensée de l'homme". Que voulait-il dire par là ? Et que voulait dire le philosophe russe du XIXe siècle Nicolas Feodorov quand il affirmait que "notre programme social est le dogme

de la Trinité" ?

2) L'unité du Christ. L'amour mutuel de la Trinité n'est pas un cercle fermé. Dieu est "extatique" dans Son amour : Il se projette hors de lui-même dans la création - plus spécialement dans la création de l'être humain qui est fait à Son image, doué de la faculté de choix moral et donc capable de répondre à l'amour de Dieu par son propre amour librement donné. Déjà, dans cet acte même de création, il y a de la part de Dieu un geste de kénose, d'anéantissement sacrificiel. Et lorsque ces êtres humains se détournent de leur créateur et choisissent le péché, Dieu porte cet acte de kénose beaucoup plus loin encore : Il s'unit à eux dans l'union la plus étroite qui soit possible - en devenant Lui-même un homme.

Par l'Incarnation, Dieu partage totalement et sans réserve notre condition humaine. Il connaît exactement tous nos sentiments, nos espoirs, nos craintes et notre angoisse, parce qu'Il a Lui-même expérimenté tout cela de l'intérieur. Il nous sauve en s'identifiant complètement avec nous. Il partage avec nous tout l'éventail de la vie humaine; plus encore, il partage avec nous la mort. Grâce à l'Incarnation, l'idée de Dieu siégeant sur un trône lointain disparaît une fois pour toutes. Elle est remplacée par celle de Dieu avec nous, Emmanuel, Dieu qui est intimement engagé dans la vie, dans la souffrance de chacun de nous. "Ce sont en fait nos souffrances qu'Il a portées, ce sont nos douleurs qu'Il a supportées" (Is 53:4) - toutes nos souffrances, toutes nos douleurs. Dieu est le guérisseur blessé : Il nous rend la santé en assumant nos blessures.

Par l'Incarnation, Dieu souffre, Dieu est "éprouvé en tous points à notre ressemblance" (He 4:15); et même nous devons aller plus loin : Il est tenté plus que nous ne le sommes; Il connaît le péché mieux que nous. Unité totale, solidarité sans réserve. En Christ, Dieu s'identifie entièrement à l'humanité. Jésus notre sauveur, pleinement et complètement Dieu, est en même temps pleinement et complètement homme; et pourtant Il n'est pas deux, mais une personne unique et indivise. Chaque fois que nous nous mettons devant une icône du Christ, telle est la vérité que nous voyons.

Voilà donc le deuxième niveau de l'unité. Profitons donc de cette assemblée pour renouveler notre foi non seulement dans la Trinité, mais dans l'Incarnation, et appliquons à nous-mêmes ce que nous voyons dans le Christ incarné, en faisant nôtres les douleurs et les souffrances des autres, tout comme Lui a fait siennes les nôtres. "Portez les fardeaux les uns des autres, et accomplissez ainsi la loi du Christ" (Ga 6:2).

3) L'unité de l'Eglise. Cela nous amène au troisième niveau d'unité, celle de l'Eglise. Ce troisième niveau est étroitement rattaché aux deux autres : car l'Eglise est à la fois l'icône de la Sainte Trinité et le Corps du Christ. Ces deux "modèles" font ressortir le véritable caractère de l'Eglise, qui est unité-

dans-la-diversité, domaine où l'unanimité et la liberté vont de pair et sont en totale harmonie. Dans la Trinité, il y a une véritable unité combinée avec une authentique diversité : les trois personnes constituent un Dieu unique, et pourtant chacune d'elles est authentiquement individuelle. Il en est de même de l'Eglise : une multitude de personnes humaines sont unies au sein de l'Eglise dans une communion unique, et pourtant chacune conserve entièrement son identité distincte. Il y a unité sans uniformité; nous sommes tous un, et pourtant nous restons tous libres.

Il en va de même de l'image de l'Eglise en tant que Corps du Christ. Un corps, comme Saint Paul le précise au chapitre 12 de la première Epître aux Corinthiens, a plusieurs membres; tous ces membres, bien qu'interdépendants, n'en sont pas moins différents et diversifiés - l'oeil ne peut pas remplir la fonction de l'oreille, ni la main celles du pied. Sans l'unité et la coopération des membres, il ne saurait y avoir de corps humain; mais également, sans leur diversité, il ne saurait y avoir de corps. Il en est de même de l'Eglise, Corps du Christ. Elle est le sacrement de l'unité-dans-la-diversité : unité sans uniformité, diversité sans fragmentation. Au sein de l'Eglise, notre unité ne détruit pas notre liberté, pas plus que notre liberté ne sape notre unité.

L'esprit-Saint nous fait tous un, mais Il nous fait tous différents. Le péché est monotone, alors que les saints témoignent d'une inépuisable diversité. Ce n'est pas la sainteté, mais le mal qui est morne. Il n'y a pas de péchés nouveaux - bien que les péchés anciens prennent parfois des formes extérieures nouvelles; mais il y a toujours de nouvelles façons de montrer de l'amour pour autrui. Tel est le message de Dieu pour chacun de nous : découvrez votre unicité en découvrant votre unité avec les autres.

La paroisse : ghetto ethnique ou centre eucharistique ?

A la lumière de ce qui vient d'être dit concernant l'unité de l'Eglise, examinons trois aspects particuliers de cette unité :

- l'unité de la paroisse locale,
- l'unité au niveau du diocèse,
- l'unité entre l'Eglise orthodoxe et les autres confessions chrétiennes.

a) L'unité de la paroisse. C'est le niveau où la plupart d'entre vous peuvent contribuer directement au travail pour l'unité. A Valamo, en 1980, la dixième Assemblée générale a lancé un appel émouvant aux Saints Synodes de toutes les Eglises orthodoxes, exprimant sa tristesse et son inquiétude au sujet de "la situation canonique douloureuse et confuse des communautés orthodoxes d'Occident (4). L'Assemblée a eu tout à fait raison de le faire. Mais tout en envisageant une solution venant d'en haut, mettons-nous aussi au travail à la base, que nous vivions dans ce qu'on appelle "la diaspora" ou dans des pays traditionnellement ortho-

doxes. L'amour de mon prochain signifie l'amour non pas de personnes éloignées, mais de mes voisins immédiats, de ceux que je rencontre de dimanche en dimanche à la divine liturgie dans ma paroisse locale. Commençons par établir une unité vivante, dynamique, à ce niveau-là.

La paroisse, centre eucharistique local, présente dans l'orthodoxie contemporaine une importance qu'elle ne présentait plus depuis bien des siècles. Autrefois, pour presque tous les orthodoxes, l'Eglise s'identifiait étroitement avec la nation et l'Etat. La conscience ethnique, et aussi (dans de nombreux cas) l'appui moral et financier du gouvernement civil, renforçait l'Eglise dans sa mission. Aujourd'hui, c'est de moins en moins le cas. Les frontières ethniques se sont dans une grande mesure désintégrées en Occident.

Et même dans les pays traditionnellement orthodoxes, la sécularisation croissante signifie qu'il n'est plus possible d'identifier simplement l'Eglise et la nation. Presque partout, le prêtre de paroisse ne peut plus compter sur le maître d'école et le gendarme local pour l'aider. Pour certains, cet affaiblissement des liens ethniques et la disparition de l'appui de l'Etat peuvent paraître un recul; d'autres préfèrent y voir une libération providentielle. Mais ce qui est certain, c'est que nous sommes ainsi appelés à considérer l'Eglise non plus d'un point de vue national, mais en tant qu'organisme eucharistique : non pas essentiellement comme protectrice des valeurs culturelles, mais comme l'endroit où le pain et le vin deviennent le Corps et le Sang du Christ. Notre patrimoine ethnique, si précieux soit-il, n'est que secondaire : c'est la catholicité eucharistique de l'Eglise qui vient au premier plan. Et puisque l'eucharistie ne peut être célébrée qu'en certains endroits déterminés, il en a résulté une nouvelle prise de conscience de l'importance vitale de la paroisse.

Ce point a été bien précisé par le théologien grec Christos Yannaras :

"Aujourd'hui plus qu'à tout autre moment de notre existence personnelle, nous devons nous ancrer dans la paroisse locale. La vérité de l'Eglise, la réalité du salut, l'abolition du péché et de la mort, la victoire sur l'irrationnel dans la vie et dans l'histoire -tout cela découle, pour nous, orthodoxes, de la paroisse locale, représentation du Corps du Christ et du Royaume du Père, du Fils et du Saint-Esprit. C'est l'unité liturgique des fidèles qui doit être le point de départ de tout ce que nous espérons : la transformation de la vie impersonnelle des masses en une communion de personnes, l'application authentique et sincère (et non pas seulement théorique et juridique) de la justice sociale, la libération du travail, qui doit cesser d'être asservi au besoin pour devenir un engagement personnel et une source d'amitié. Seule la vie de la paroisse peut donner une dimension sacerdotale à la politique, un esprit prophétique à la science, une attitude philanthropique à l'économie, un caractère sacramental à l'amour. Sans la paroisse locale, tout cela n'est qu'abstraction, idéalisme naïf, utopie senti-

mentale. Au sein de la paroisse, au contraire, cela devient réalité historique, espoir réaliste, manifestation dynamique."

Toutefois, Yannaras se voit obligé d'ajouter :

"Nos paroisses représentent aujourd'hui, pour une grande part, un phénomène socio-religieux (parfois ethnique et chauviniste) et non une réalité eschatologique"(5).

Posons-nous donc, chacun d'entre nous, certaines questions :

Quel est le type d'unité qui existe dans ma propre paroisse ?

Dans quelle mesure ma paroisse est-elle un centre eucharistique vivant et créateur ?

Dans ma paroisse, considérons-nous la divine liturgie, et les autres activités paroissiales, comme des choses faites par le prêtre pour les fidèles, des choses dans lesquelles les laïcs ne jouent guère qu'un rôle passif ? Ou bien, au contraire, la vie liturgique et pastorale de la paroisse est-elle considérée comme un travail partagé, dans lequel le prêtre et le peuple ont des ministères différents à remplir mais dans lequel il n'y a pas de spectateurs, dans lequel tous les baptisés sans exception sont activement engagés ? (Souvenons-nous ici du sens littéral du mot "liturgie" : activité du peuple, tâche commune à laquelle chacun participe.) Pensons-nous dans nos paroisses en termes de co-responsabilité ?

Quelles sont les activités menées dans ma paroisse, outre les célébrations liturgiques ? Y a-t-il des occasions où nous prions ensemble d'une façon autre que liturgique ?

Quels types de service sont spécifiquement ouverts aux femmes ?

Et quelle est ma contribution personnelle à l'unité locale de ma paroisse ?

b) L'unité diocésaine. Je voudrais ici poser certaines questions à ceux d'entre vous qui vivent dans ce qu'on appelle "la diaspora" d'Amérique du Nord et du Sud, d'Australie et d'Europe occidentale. Quels sont les rapports, à supposer qu'il y en ait, qui existent entre mon diocèse et les autres "juridictions" de la même région ? (Je mets le mot "juridiction" entre guillemets, en me souvenant de la remarque d'Alexandre Soljénitsyne selon lequel c'est là un mot affreux, qu'on ne trouve nulle part dans l'Évangile.) Nous sommes tous d'accord - du moins je l'espère ardemment - pour estimer que la pluralité des juridictions dans une seule et même région est une regrettable anomalie qui doit être corrigée le plus tôt possible. Mais que fait-on localement pour lutter contre cette anomalie ?

Avons-nous dans notre région une "Conférence permanente" des évêques orthodoxes ou un comité interépiscopal ? (Dans le cas de la Grande-Bretagne, la réponse est : non, pas encore.) Dans l'affirmative, que font en pratique cette Conférence ou ce comité ?

Avons-nous une association locale de prêtres orthodoxes ? (Dans le cas de la Grande-Bretagne, la réponse est de nouveau : non.)

Avons-nous un groupement fraternel interjuridictionnel regroupant laïcs et membres du clergé ? En France, par exemple, il existe une grande et active "Fraternité orthodoxe"; en Grande-Bretagne, un mouvement beaucoup plus réduit, la Fraternité orthodoxe St Jean-Baptiste, a été créé il y a quatre ans. Que faire pour que ces organisations orthodoxes locales deviennent plus dynamiques ? Suis-je personnellement en faveur de telles organisations et que fais-je pour les soutenir?

c) L'unité de tous les chrétiens. Comme les participants à la Conférence sur l'Unité et la Mission l'ont affirmé à juste titre à Marseille l'an dernier, pour l'orthodoxie, "l'unité est une donnée objective, elle n'est pas à créer"(6). Comme le disait un non-orthodoxe, Karl Barth, l'unité ecclésiale n'est pas "un article manufacturé", mais une chose déjà accomplie en Christ (7). "L'Eglise une et indivise", fait remarquer le professeur Trembelas dans sa Dogmatique de l'Eglise catholique orthodoxe, "existe non pas en tant qu'idéal, mais en tant que réalité tangible, vivante, visible" (8).

Toutefois, tout en étant convaincus que l'orthodoxie est la véritable Eglise du Christ sur terre, seule et unique, admettons-nous aussi la nécessité d'écouter les chrétiens non orthodoxes et d'apprendre à leur contact?? Les juifs de la diaspora en exil s'étaient instruits auprès de ceux qui les avaient pris en captivité; sommes-nous prêtres, nous orthodoxes de la "diaspora", à nous instruire au contact des non-orthodoxes qui nous entourent ? Or, écouter n'est pas facile. Notre prière, par exemple, est trop souvent non pas un dialogue, mais un monologue : nous parlons, nous entendons le son de notre voix, mais nous manquons de hesychia, de silence intérieur, de sorte que nous n'écoutons pas la réponse de Dieu, la voix du Saint-Esprit dans notre cœur. L'une des choses les plus difficiles dans l'art de la prière est de cesser de parler pour commencer à écouter; et c'est justement là que la prière de Jésus peut nous aider.

Ecouter est également de la plus grande importance pour le père spirituel : souvent le starets aide les autres non pas tellement par ce qu'il dit que par la profondeur de son silence attentif. Et il en va de même pour tout prêtre : vous ne serez pas un bon prêtre tant que vous n'aurez pas appris à écouter. Cela s'applique également à l'enseignant : votre enseignement ne sera pas efficace si vous n'écoutez pas vos élèves et ne découvrez pas les difficultés qui se présentent à leur esprit. Tel est aussi le cas lorsqu'il s'agit de notre engagement au service de l'unité des chrétiens : nous devons écouter. Dans le domaine de la doctrine, nous, orthodoxes, ne pouvons accepter aucun compromis. Mais maximalisme ne signifie pas triomphalisme.

A tous ces niveaux de l'unité ecclésiale -paroissial, diocésain, inter-chrétien - n'ayons pas peur de prendre des risques. Dans de nombreuses parties du monde orthodoxe d'aujourd'hui, il existe un esprit de timidité, de petitesse et de soupçon, qui est directement contraire à l'esprit du Christ. "Il n'y a pas de

crainte dans l'amour; mais le parfait amour jette dehors la crainte" (1 Jn 4:18). Vladimir Lossky écrit que lorsque Dieu a créé les êtres vivants doués de libre volonté, Il a pris un risque; mais ce risque, loin d'être un signe de faiblesse divine, est en fait l'expression suprême de l'auto-accomplissement de Dieu (2). Et nous, si nous voulons agir de façon créatrice, nous devons également être prêts à prendre des risques.

Mission

Venons en maintenant, mais plus brièvement, au thème de la mission. Si l'unicité est une caractéristique essentielle de l'Eglise, il en est de même de la mission. Comme cela a été dit à l'Assemblée de Valamo, "nous devons toujours nous souvenir que l'Eglise est mission"(10). La mission n'est pas seulement l'une des activités possibles de l'Eglise, c'est l'expression même de l'existence et de la vie de l'Eglise. Dans le symbole de foi, quand nous confessons notre foi en l'Eglise "apostolique", nous devons penser non seulement à la succession ininterrompue des évêques d'une génération à l'autre, non seulement à la continuité de la foi et de la sainteté apostoliques à travers les siècles : nous devons penser aussi au sens littéral du verbe grec apostollein, "envoyer". L'apôtre est un homme envoyé en mission : "Allez donc, de toutes les nations faites des disciples..." (Mt 28:19). L'Eglise n'existe pas pour elle-même; étant apostolique, elle est par définition envoyée dans le monde.

Pour que cette mission soit fidèle à elle-même, elle doit avant tout répondre à trois qualités : sainteté, sacrifice, joie.

Sainteté. Notre témoignage missionnaire doit se faire non pas tant par nos paroles et nos arguments, par notre propagande et notre apologétique, que par notre vie. Ce doit être un témoignage existentiel. Le véritable missionnaire est le saint. A cet égard, il importe de souligner la part importante prise dans le travail missionnaire orthodoxe par le moine, l'homme de prière intérieure et de silence. Pour les orthodoxes qui vivent une situation missionnaire en Amérique, en Australie et en Europe occidentale - et également pour les orthodoxes d'Afrique - il n'y a peut-être rien de plus urgent aujourd'hui que l'existence de monastères solidement implantés, loyaux à l'égard de la tradition mais sans fanatisme. Ne devons-nous pas être profondément inquiets par la grande faiblesse du monachisme dans beaucoup de parties du monde orthodoxe contemporain, et être profondément encouragés par le renouveau monastique du Mont Athos ?

Sacrifice. Ce n'est pas pour rien que le mot grec martyria signifie à la fois fois témoignage et martyr. Les paroles du Christ ressuscité, ymeis martyres toutōn (Lc 24:48) signifient aussi bien "vous êtes les témoins" que "vous êtes les martyrs". Si le saint est un missionnaire, il en est de même dans un certain sens

du martyr. Le Christ nous a sauvés non pas tant en nous enseignant qu'en étant mort pour nous; et le témoignage missionnaire le plus efficace a toujours été donné par ceux qui, au cours des âges, ont partagé le sacrifice suprême du Christ. Les orthodoxes du vingtième siècle ont de bonnes raisons de penser à cela, car notre époque a été éminemment une époque de martyrs.

Au cours des soixante années passées, le nombre de chrétiens qui sont morts en martyrs de la foi a été incomparablement plus élevé qu'au cours des trois cents années qui ont suivi la Crucifixion; et parmi ceux qui ont ainsi souffert, de loin les plus nombreux, bien qu'ils n'aient pas été les seuls, ont été des orthodoxes. Les temps de paix, a dit Paul Evdokimov, paraphrasant Origène, sont favorables à Satan : car ils volent au Christ Ses martyrs et à l'Eglise sa gloire (11).

Si nous appliquons cette norme à la récente histoire de l'orthodoxie, nous pouvons remercier Dieu d'avoir fait de notre siècle une époque d'immense gloire pour l'Eglise.

Le martyr est en un sens une vocation universelle. Ceux qui n'ont pas été appelés à souffrir le martyr rouge, c'est-à-dire le martyr littéral du sang, parvient cependant connaître ce que les premiers Pères appelaient le martyr blanc, le martyr intérieur de la vie ascétique, de mort volontaire. Et quand nous parlons de vie ascétique, n'oublions pas que ce ne sont pas seulement les moines et les religieuses qui sont appelés à être des ascètes, mais également les hommes et les femmes mariés. Il est significatif que l'un des tropes chantés au moment où les jeunes mariés font trois fois le tour de la table s'adresse aux saints martyrs; et les couronnes que portent les nouveaux mariés sont un symbole seulement de joie et de victoire, mais aussi de martyr.

"Si le grain de blé qui tombe en terre ne meurt pas, il reste seul; si au contraire il meurt, il porte du fruit en abondance"(Jn 12:24). Telle est la règle infallible, dans le travail missionnaire comme ailleurs : la vie à travers la mort. Comme l'a dit le père Justin Popovitch:

"L'orthodoxie a toujours créé des renaissances ascétiques : elle ne connaît pas d'autres renaissances. Ceux qui pratiquent la vie ascétique sont les seuls missionnaires de l'orthodoxie. L'ascétisme est la seule école de mission de l'orthodoxie"(12) .

Ces paroles du père Justin sont particulièrement importantes pour les orthodoxes de l'Occident. Si nous voulons que notre témoignage orthodoxe y ait un impact, il faut que ce dont nous témoignons soit une orthodoxie humble, douce, kénotique. Cela n'intéressera guère l'Occident si nous faisons référence à la gloire extérieure, passée depuis longtemps, de la théocratie byzantine ou de la Russie impériale. Il ne réagira guère si nous présentons la vérité orthodoxe d'une façon dure, agressive, condamatoire. Faisons plutôt référence à l'ortho-

doxie de St Jean Chrysostome, des Nouveaux Martyrs du régime turc, des fols en Christ, de St Nicodème et de la Philocalie, de St Séraphin de Sarov, de St Germain d'Alaska et de St Nectaire d'Aegine : alors l'Occident nous écoutera volontiers.

Joie. Mais lorsque nous parlons ainsi du martyre et de l'ascétisme, nous ne devons pas laisser les autres imaginer, ni imaginer nous-mêmes, que ce sont là des choses austères et froides, le refus de ce monde. Au contraire, dans tous les récits directs des souffrances des martyrs, il est maintes fois souligné qu'ils sont allés au-devant de la mort avec joie. On raconte au sujet du Nouveau Martyr Nicolas l'Epicier qu'en se rendant sur le lieu de son exécution "il ressemblait à un homme allant à un mariage, et non à sa mort"; un autre Nouveau Martyr, Jordan de Trébizonde, "courait dans la rue avec joie, comme un cerf assoiffé se hâtant vers une source d'eau fraîche" (13). L'Eglise a de bonnes raisons de commencer tant de ses hymnes aux martyrs par les mots "réjouissez-vous". C'est la même joie qui doit caractériser toutes les formes de martyria missionnaire. Le père Alexandre Schmemmann insiste sur ce point :

"Des sa naissance, le chriastianisme a été la proclamation de la joie, de la seule joie possible sur terre. (...) Sans la proclamation de cette joie, le christianisme est incompréhensible. Ce n'est que par la joie que l'Eglise a triomphé dans le monde, et elle a perdu le monde quand elle a perdu la joie, quand elle a cessé d'en être le témoin. De toutes les accusations portées contre les chrétiens, la plus terrible a été lancée par Nietzsche quand il a dit que les chrétiens étaient sans joie. (...) 'Soyez sans crainte, car voici, je viens vous annoncer une bonne nouvelle qui sera une grande joie pour tout le peuple' - ainsi commence l'Evangile, et il se termine par ces mots : 'Après s'être prosternés devant lui, ils retournèrent à Jérusalem avec une grande joie'" (Lc 2:10, 24:52) (14).

Nous perdons le monde quand nous perdons la joie; et nous ne regagnerons le monde que si nous retrouvons la joie.

Sainteté, sacrifice, joie : telles sont donc les trois caractéristiques indispensables du vrai missionnaire. Il ou elle doit témoigner à la fois du Christ souffrant et crucifié, et du Christ ressuscité et transfiguré : comme l'a dit Saint Paul, "moribonds et pourtant nous vivons... attristés mais toujours joyeux" (2 Cor 6:9-10).

"Aimons-nous les uns les autres..."

Dans toutes choses, le critère et la pierre de touche de notre vie en Christ en tant qu'orthodoxes est l'eucharistie; aussi, en terminant ce que j'avais à dire au sujet de l'unité et de la mission, je voudrais vous rappeler deux phrases de la divine liturgie. La première est l'exclamation du diacre et le répons du choeur faits immédiatement avant le symbole de foi : Aimons-nous les uns les autres, afin

que dans un même esprit, nous confessons le Père, le Fils et le Saint-Esprit, Trinité consubstantielle et indivisible. Nous voyons là en résumé le thème de l'unité. Il ne peut pas y avoir de véritable confession de la foi en la Trinité, pas de célébration authentique des Saints Mystères, s'il n'y a pas amour mutuel. C'est seulement par l'unité dans l'amour mutuel que nous pouvons devenir les icônes vivantes du Dieu trinitaire.

La seconde phrase se situe vers la fin de la liturgie, après la communion : Sortons en paix. Nous avons là en résumé le thème de la mission. Nous devons comprendre ces mots non comme une fin, mais comme un commencement; non comme un épilogue apaisant de notre culte, mais comme un appel précis au travail missionnaire et au service dans le monde. L'eucharistie est le point de départ d'une transfiguration cosmique; c'est la source d'inspiration de tous nos efforts en tant que chrétiens pour la cause de l'équité sociale, de notre lutte contre la pauvreté, l'injustice, la maladie et la mort. "Sortons en paix" signifie : Sortons pour participer activement à la construction du Royaume de la Sainte Trinité. Sortons : la liturgie après la liturgie va commencer".

"Aimons-nous les uns les autres", "sortons en paix", puissent ces deux textes eucharistiques inspirer nos travaux et nos débats!

Notes

1. Apophthegmata, collection alphabétique, Antoine 9. Traduction française : Paroles des Anciens. Apophtegmes des pères du désert, traduits et présentés par Jean-Claude Guy. Seuil, coll. "Points-Sagesses".
2. Ibid. Agathon 26-27.
3. Jésus-Christ dans un monde en mutation, rapport de la septième Assemblée générale de Syndesmos à Rattvik, juillet 1968 (Beyrouth, sans date), p.13.
4. Témoignage et service, rapport du Festival international de la jeunesse orthodoxe, du 1er au 6 août 1980, et de la dixième Assemblée générale de Syndesmos, du 6 au 10 août 1980 (Joensuu, 1980), p.33. -texte français : SOP n°50, p.3.
5. "L'orthodoxie et l'Occident", communication présentée à la Conférence inter-orthodoxe de Brookline, Mass. (Etats-Unis), en septembre 1970. In : Eastern Churches Review 3 (1971), p.299-300.
6. Rapport de la Conférence "Unité et Mission", Marseille (France), du 25 au 29 août 1982 (Kuopio, 1983), p.23.
7. Cf. G. Curtis, Paul Couturier et l'unité en Christ (Londres 1964), p.86.
8. Dogmatiki tis Orthodoxou Katholikis Ekklesias, vol. 2 (Athènes 1959), p.348. Traduction française : Dogmatique de l'Eglise catholique orthodoxe (Desclée de Brouwer et Editions de Chevetogne).
9. In the Image and Likeness of God (Publication du Séminaire St Vladimir, Crestwood, 1974), p.214. Texte français : A l'image et à la ressemblance de Dieu (Aubier-Montaigne).
10. Témoignage et service, op. cit., p.101.
11. Sacrement de l'amour de Paul Evdokimov (Paris, 1962), p.101.
12. Rapport de la Conférence "Unité et Mission", op. cit. p.7.
13. St Nicodème de la Montagne Sainte, Neon Martyrologion (Athènes, 1961), p.87, 72.
14. Pour la vie du monde (Desclée), p.25-26.